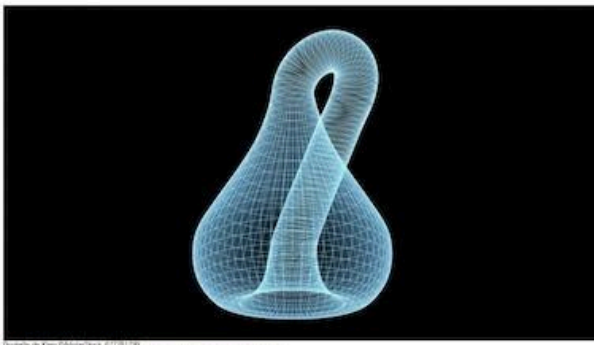




La Section clinique de Nantes 2025-2026 :

*Comment s'orienter dans la clinique
à partir de la notion de sujet de
l'inconscient ?*

Le Séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ Freudien Éd., 2025.

Séance 1, le 22 novembre 2025 : Chapitres I et II

Sens et non-sens par Jean-Louis Gault

Points d'ancrage

Je me suis aperçu en lisant ce Séminaire que si on laisse de côté les considérations topologiques, il est beaucoup plus facile à manier. Je me suis fait d'ailleurs la même réflexion à propos du Séminaire XIV, *La Logique du fantasme*, qui apparaissait comme complètement encombré par les mathématiques, la topologie, etc. J'ai eu à le lire pour un petit travail. J'ai d'abord lu un passage d'une leçon, puis la leçon entière et ensuite une deuxième leçon, finalement j'ai lu tout le séminaire. Si on laisse tomber les références topologiques, on trouve une orientation facile à suivre dans ce Séminaire. C'est ce que j'ai essayé de faire pour présenter les deux premières leçons du présent Séminaire.

Je vais indiquer quelques points d'ancrage permettant de s'y retrouver. Je commencerai par la présentation que fait Jacques-Alain Miller de ce Séminaire, dans le « C4 » du volume, comme on dit dans le langage éditorial, c'est-à-dire la quatrième de couverture. Il indique que ce Séminaire représente un « tournant » dans l'enseignement de Lacan. C'est un « redépart »¹. Pendant une dizaine d'années, les dix années précédentes, Lacan a fait un Séminaire qu'il consacrait chaque année à des références freudiennes. Le Séminaire XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* qui précède le Séminaire que nous lisons cette année, représente, en quelque sorte, la synthèse de ce que Lacan a pu développer à partir de sa lecture de Freud. À partir du Séminaire XII, tous les apports que Lacan sera conduit à présenter sont des considérations, des élaborations, des constructions, des inventions, des créations qui lui sont propres. Avec le Séminaire XII, Lacan s'éloigne des références freudiennes et s'avance

¹. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ freudien Éd., 2025, quatrième de couverture.

dans des développements qui sont personnels. Voilà la signification de ce « redépart » ou de ce « tournant majeur » que représente le Séminaire XII.

Le titre *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* n'indique pas véritablement une piste, un thème précis, puisque c'est au pluriel *Problèmes cruciaux*. Pourtant, J.-A. Miller le souligne, ce Séminaire a « un centre² ». Le centre de ce Séminaire, c'est l'élaboration par Lacan de sa notion de sujet de l'inconscient. Ce terme de sujet est à manier avec soin parce qu'il est commun dans la langue française quotidienne, dans la langue philosophique, mais aussi dans la langue de la psychologie. Dans la langue courante, tout le monde est à même de pouvoir s'en servir. Les élaborations que propose Lacan pour ce terme de sujet sont totalement inédites. Ce sujet-là, J.-A. Miller considère que la meilleure manière d'en parler, c'est son écriture : S barré (\$). Cela ne nous dit pas grand-chose, mais au moins cela évite les égarements auxquels on est conduit quand on se laisse emporter par l'une ou l'autre conception traditionnelle du sujet. Il s'agit là du sujet lacanien. C'est Lacan qui invente cette notion, donc ce sujet mérite vraiment cet attribut de lacanien. Ce sujet divisé n'a rien à voir avec l'unité de l'ego. Comment attraper cette écriture ? J.-A. Miller dit que ce n'est pas facile. Lacan s'y essaie avec différentes formules, différentes figures qui tentent d'illustrer les différents statuts de la structure subjective.

Je fais un détour par le Séminaire XI qui précède notre Séminaire. À l'avant-dernière leçon de ce Séminaire XI, Lacan annonçait ce qu'il souhaitait faire dans le Séminaire qui allait suivre. On est à la fin de l'année scolaire 1964. Il indique qu'il s'agira l'année suivante de faire un Séminaire qu'il projetait d'intituler « Les positions subjectives », au pluriel. Il ajoute qu'après ce qu'il a fait au cours de l'année avec l'élaboration des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse que sont l'inconscient, le transfert, la répétition et la pulsion, il s'agit maintenant de « déployer » ces résultats, à partir de ce centre qui est celui de « la position du sujet ». Toute l'élaboration qu'il a développée au cours de l'année tend à montrer que l'articulation de l'expérience analytique se fait à partir de cette position subjective. Si l'expérience analytique se centre à partir de la position du sujet, ajoute Lacan, alors l'articulation de l'analyse doit se faire à partir de ce repérage de la position subjective. Il ajoute, « Positions subjectives, donc, de quoi ? [...] *positions subjectives de l'existence* », voici ce qu'il souhaitait. Mais il se rend compte que ce terme d'existence, finalement, est spécialement approprié à la névrose. Le sujet névrosé, est un sujet qui cherche à justifier son existence et Lacan considère que cette préoccupation ne recouvre pas l'ensemble de la clinique. C'est pour cela qu'il choisit un autre terme, pour le titre de ce Séminaire XII : « *les positions subjectives de l'être* »³, dit-il. Titre donc plus extensif.

Je m'attarde sur un élément dont vous allez voir toute l'importance. Il y a à ce moment-là de la leçon un passage sur l'interprétation. Lacan dit ceci : l'interprétation est la liaison d'un signifiant avec un autre signifiant, mais l'interprétation n'est pas ouverte à tout sens. « L'interprétation est une signification qui n'est pas n'importe laquelle [...] Elle a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible ». Ce signifiant irréductible est dit « *non-sensical* ». Pour ces considérations sur le sens, Lacan utilise le terme anglais, l'adjectif qui correspond à

². *Ibid.*

³. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 223.

nonsense en anglais. Il parle donc du *nonsense* et l'adjectif *nonsensical* c'est-à-dire privé de sens, est le terme qu'il utilise pour qualifier l'interprétation. Ce signifiant irréductible est *nonsensical*, c'est-à-dire dépourvu de sens, et il précise, fait « de non-sens ». C'est tout à fait précieux de s'attarder à ceci que Lacan passe par l'anglais, par une autre langue pour ces considérations sur le sens dans son rapport à la signification, et le sens dans son rapport au non-sens en français. Il se réfère à la littérature anglaise, et plus précisément à une tradition de cette littérature, qui est celle des *nonsense poems*, les poèmes de non-sens dont je citerai quelques exemples tout à l'heure. Lacan ajoute que cette signification particulière, celle du signifiant irréductible, est « essentielle » à l'avènement du sujet : « Ce qui est essentiel, c'est qu'il [le sujet] voie, au-delà de cette signification, à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti »⁴. Et il ajoute, « le signifiant primordial est pur non-sens, il devient porteur de l'infinitisation de la valeur du sujet, non point ouverte à tous les sens, mais les abolissant tous [...] Ce qui fonde en effet, dans le sens et non-sens radical du sujet, la fonction de la liberté, c'est proprement ce signifiant qui tue tous les sens »⁵. Le signifiant primordial est donc un signifiant qui tue tous les sens et qui fonde le sujet dans le non-sens, c'est-à-dire dans un sens très particulier, puisque ce sens-là est assimilé au non-sens radical. Voilà ce que je souhaitais indiquer comme point de départ avant de procéder à la lecture des deux premières leçons du Séminaire.

Chomsky ou Dante

Je note à la page vingt de cette première leçon un retour de Lacan sur le Séminaire XI où il indique : « J'ai parlé l'année dernière des fondements de la psychanalyse et des concepts qui me paraissent essentiels pour structurer son expérience. Or, vous avez pu le voir, nulle part, à aucun niveau, ce n'était de vrais concepts »⁶. Pourquoi ? Eh bien parce que le sujet est toujours « impliqué »⁷ dans ces concepts. Un concept doit en principe être objectivement fondé, c'est-à-dire détaché de toute attenance subjective. Et là, avec les concepts que Lacan a introduits, à chaque fois on est amené, pour la considération de chacun de ces concepts, à impliquer le sujet. Par exemple, quand je parle, dit Lacan, de l'ouverture ou de la fermeture de l'inconscient pour qualifier le fonctionnement de l'inconscient, je m'implique comme sujet – on ne peut pas parler du concept de l'inconscient détaché de son implication subjective. Quand je parle de rencontre, c'est-à-dire de rencontre toujours ratée, constituant le principe de la répétition qui est fondée non pas sur l'itération du même, mais sur la répétition du manque, du ratage, là aussi, l'introduction du terme de ratage associé à la répétition implique le sujet. Il est de même sensible que les concepts de transfert et de pulsion comportent à l'évidence une référence subjective.

Dans ce passage Lacan se réfère à Dante. Dante va venir régulièrement au cours de ces leçons. Que vient faire Dante ici ? Il y a un texte de Dante auquel Lacan va se référer, c'est le *De Vulgari Eloquentia*, *De l'éloquence en langue vulgaire*. C'est un écrit du tout début du XIV^e siècle, des années 1304-1305, vous voyez, c'est quand même très loin. Pourquoi est-ce

⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁵ *Ibid.*, p. 227.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 20.

⁷ *Ibid.*

que cela intéresse tant Lacan ? Parce que c'est une recherche de Dante sur la langue, sur les langues. À cette époque-là, il y a différents parlers en Italie, le milanais, le florentin, le vénitien, le napolitain, etc. Et puis il y a la langue savante qui est utilisée et pratiquée, et qui est le latin. Le *De Vulgari Eloquentia* est écrit en latin.

La recherche de Dante, c'est finalement : quelle est la langue importante ? Qu'est-ce qui est important dans la langue ? Est-ce que c'est cette langue grammaticale parfaite qu'est le latin, ou bien s'agit-il d'autre chose dans la langue ? Là, il va souligner ceci : la langue importante, c'est la langue maternelle. C'est cela la vraie langue, c'est la langue que vous a parlé votre mère ou votre nourrice. Il a certainement été élevé par une nourrice parce qu'il appartenait à la petite noblesse florentine. On lui a parlé, c'est cela qui est important. Dante veut promouvoir un état de ce qu'on appelle à ce moment-là la langue vulgaire. Le florentin par exemple, par rapport au latin, et toutes les autres langues parlées en Italie sont qualifiées de vulgaires, dans le sens de ce qui est commun. L'ambition de Dante est de promouvoir une langue vulgaire, mais d'un très haut niveau. Et où va-t-il la trouver ? Il va la trouver dans les différentes productions poétiques des différentes langues, le meilleur en quelque sorte de chaque langue, le meilleur du florentin, du vénitien, du milanais, etc. C'est cet intérêt pour la langue comme langue maternelle, qui va spécialement retenir l'attention de Lacan. Pourquoi ? Parce que depuis dix ans, il se réfère à la linguistique. La linguistique, exception faite justement de Jakobson, étudie des états de la langue qui sont déjà très sophistiqués, très élaborés, où la formalisation tend à effacer toute référence subjective. Quand il s'agit des langues anciennes, on ne se réfère pas à la langue parlée mais à la langue écrite.

Dante, avec son intérêt privilégié situé au plus près de l'expérience native de la langue, vient en contrepoint de l'étude des faits de langue figés dans une norme académique. Celui avec lequel Lacan va débattre ici, Chomsky, s'intéresse aussi à un certain état de la langue, une langue qu'on peut faire parler à une machine. À l'opposé, avec Dante, Lacan a l'indication d'un rapport direct à ce qu'est authentiquement la langue, c'est-à-dire la langue maternelle, celle qu'on vous a parlé et que vous avez appris à parler. Toutes ces considérations-là, que je résume, n'échappent pas à Lacan. On est en 1964, donc on est un peu plus loin que les références à Saussure ou au premier Jakobson des années précédentes, dix ans avant. En 1964, il y a eu une grande nouveauté dans la linguistique, avec le linguiste américain Noam Chomsky. Ce qui a conduit Lacan à cette appréciation : la linguistique s'engage toujours plus avant dans la voie de la formalisation. Ce que l'on recherche dans cette linguistique formalisée, c'est l'exclusion radicale du sujet. Et nous, dans l'analyse, nous avons une autre voie puisque le sujet est le pivot de notre praxis.

Grammaire et sémantique

Ce Séminaire va explorer le sujet, tenter d'élaborer et de donner des versions variées de ce sujet lacanien. J.-A. Miller l'a divisé en trois parties : une première partie, « Le sujet dans son rapport au langage », une deuxième, « Le sujet dans son rapport au signifiant et à l'objet petit *a* », et puis une troisième partie intitulée « Le sujet, le savoir, le sexe ».

Dans ce Séminaire, à côté des différentes leçons, il y a une série de comptes-rendus de séminaires fermés que Lacan a tenus à huit reprises où il faisait intervenir un nombre limité de

ses élèves. Et puis il y a dans le volume, le compte-rendu que Lacan a fait en 1966 de son séminaire pour l'École pratique. Et vous trouverez aussi huit notes de J.-A. Miller sur les surfaces topologiques.

Entrons dans cette première leçon où Lacan rencontre Chomsky. Quel est le débat avec Chomsky ? Il faut dire deux ou trois mots sur Chomsky : c'est un linguiste américain, élève de Harris, qui était lui-même un élève de Bloomfield. Quelle est l'originalité de Chomsky dans la linguistique ? Il continue à être structuraliste, mais d'une manière tout à fait particulière. Jusque-là, les linguistes procédaient à la description des faits de langue. La linguistique était l'étude de faits de langues : on fait l'inventaire des faits de langues que l'on peut recueillir, que ce soit la langue parlée ou la langue écrite, et on les étudie. Chomsky s'intéresse à une tout autre question. Il se pose cette question : comment se fait-il qu'un locuteur, quelqu'un qui connaît une certaine langue, l'anglais par exemple, est capable de produire un nombre infini de phrases qu'il n'a jamais entendues ? Cela le conduit à supposer qu'il y a dans le cerveau un organe du langage qui dispose d'un programme qui permet au locuteur de générer des phrases en nombre infini, d'où le nom de linguistique générative qui est utilisé pour qualifier la recherche de Chomsky.

Donc ce qui intéresse Chomsky, c'est la génération des énoncés et la génération des phrases. Comment est-ce qu'il conçoit ce programme du langage ? Il cherche à l'élaborer comme une machine. C'est très clair, c'est une machine de type informatique. Il faut supposer, dit-il, des phrases noyaux très élémentaires, qui sont quasiment innées. Son idée est qu'il existe une grammaire universelle, innée, que tous les locuteurs de toutes les langues possèdent. C'est une manière à lui d'interpréter la fonction langage. Nous savons bien que les êtres parlants, quels qu'ils soient, quelle que soit la langue qu'ils parlent, ont cette compétence linguistique. Chez lui, cela va plus loin : il considère que cette compétence linguistique, il faut nécessairement la situer dans un programme, conçu sur le modèle d'une grammaire universelle. Ce programme comporte des phrases noyaux, des phrases très élémentaires, et ensuite, par des procédures réglées, ces phrases sont transformées, d'où aussi le nom de grammaire transformationnelle donné à la linguistique de Chomsky. Vous prenez un énoncé très simple, de type phrase affirmative, et par transformation, vous obtenez la phrase négative correspondante. Si elle était à l'indicatif, au présent, vous la transformez en phrase passée, ou future. Elle était à l'actif, vous lui faites subir une transformation qui la fait passer au passif. C'était au singulier, vous la faites passer au pluriel, etc.

Vous coordonnez ensuite deux énoncés, Chomsky trace des graphes qui permettent à chaque fois d'aboutir à des phrases de plus en plus complexes. Cela se passe dans les années 1950, ces recherches de Chomsky, puisque le livre auquel Lacan va se référer en 1964, n'a pas de traduction, c'est le livre : *Structures syntaxiques*⁸, il date de 1957. C'est la période de la guerre froide, Staline est mort en 1953, mais deux blocs s'affrontent, le monde libre et le monde soviétique, c'est-à-dire le monde communiste. La préoccupation des autorités américaines, c'est de mettre au point des procédés de traduction automatique, permettant de lire le russe. La recherche de Chomsky va alors aboutir à ces machines que nous connaissons maintenant, qui sont des machines de traduction, de production d'énoncés, de lecture

⁸. Chomsky N., *Syntactic Structures*, La Haye, Mouton, 1957.

automatique. Toute cette automatiser de l'abord des langues prend naissance avec les premières recherches de Chomsky.

La première grande étape franchie dans cette perspective, c'est la traduction de soixante phrases du russe en américain en 1956 ou 1957. C'est intéressant d'avoir cela présent à l'esprit. Dans la présentation que Chomsky fait de son livre, il rend hommage à ceux qui ont financé ses recherches. Ce travail a été financé en partie par le *US Army Signal Corps*, l'*Air Force Office of Scientific Research*, *Air Research and Development Command*, la *Navy Office of Naval Research*, et en partie par le *National Science Foundation* et la *Eastman College Corporation*. Ce qui est intéressant, c'est que ces recherches structuralistes de Chomsky ne sont pas celles qui finalement sont les plus utilisées par les machines d'aujourd'hui.

Les machines d'aujourd'hui, l'IA, fonctionnent sur des modes statistiques. Les résultats que vous avez quand vous interrogez une machine, ce sont des résultats probabilistes, des probabilités. Ce n'est jamais certain, sauf quand il y a des mesures. Quand il y a des mesures, quand il s'agit de données de type mesurable, de type mathématique, l'IA peut vous donner des résultats certains. Dans tous les autres cas, ce ne sont que des probabilités, ce qui montre la limite de l'IA. Par exemple, dans beaucoup de domaines de l'activité humaine, si l'on veut des résultats certains, on ne peut pas se servir de l'IA, parce qu'on a qu'une probabilité, même si elle peut être très élevée. Quand vous utilisez une traduction automatique, dans 80 % ou 85 % des cas, si les phrases sont simples, vous tombez juste. J'ai essayé avec des formules un peu plus sophistiquées, ça tombe toujours à côté parce que l'IA n'a pas rencontré ce type d'énoncés en nombre suffisant de fois pour pouvoir vous donner une réponse satisfaisante.

Je voudrais énoncer la nature du débat avec Chomsky. C'est le terme que Lacan utilise : « Je suis en débat avec Chomsky. » Le raisonnement de Chomsky est le suivant : on peut produire des phrases en anglais qui sont grammaticales ou agrammaticales. Grammaticales, ça veut dire grammaticalement correctes. C'est une phrase qui respecte la grammaire et la syntaxe de la langue anglaise. Si elle est agrammaticale, elle est tordue, n'a aucun sens. Pour les phrases grammaticales, il y a deux possibilités. Il y a des phrases grammaticales qui ont un sens et il y a des phrases qui sont authentiquement grammaticales qui pour Chomsky n'ont aucun sens, sont dépourvues de sens. C'est la thèse de Chomsky : il considère que la grammaire est indépendante de la sémantique. Vous pouvez avoir une phrase grammaticale, ce n'est pas pour cela qu'elle a un sens.

La position de Lacan est opposée, elle est très simple : toute phrase grammaticale a nécessairement un sens. La démonstration de Lacan va partir d'un exemple qu'il emprunte à Chomsky, qui va être repris à de nombreuses reprises, qui est une phrase en anglais, que vous avez dans le Séminaire. Elle commence comme cela : « *colorless green ideas sleep furiously*⁹ ». *Colorless*, ça veut dire dépourvu de couleur, *sans couleur*. *Green* c'est vert. *Ideas*, ce sont des idées. *Sleep*, c'est dormir, le sommeil, cela peut-être aussi le verbe dormir à la troisième personne du pluriel : *dorment*. Et *furiously*, *furieusement*. La traduction approximative de cette phrase serait : « d'incolores [*colourless*] vertes idées [*green ideas*] dorment [*sleep*] furieusement [*furiously*] ».

⁹. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, *op. cit.*, p. 11.

Pour Chomsky, cette phrase n'a aucun sens, parce que sans couleur et *green*, ça ne peut pas aller ensemble. On ne peut pas dire à la fois que c'est sans couleur *et* que c'est vert. Voilà le genre de contradictions que relève Chomsky qui font qu'il écarte la possibilité de donner un sens à cette phrase. *Ideas sleep* [des idées dorment], pour lui, ça n'a strictement aucun sens : des idées ne peuvent pas dormir. Et ensuite, *dormir furieusement*, cela n'a aucun sens. En revanche, une phrase qui serait agrammaticale, vous inversez, vous déplacez tous les différents termes de cette phrase, en effet, elle est agrammaticale et elle n'a pas de sens. Lacan, là, est d'accord avec Chomsky, une phrase agrammaticale n'a pas de sens.

Mais une phrase grammaticale pour lui a un sens. C'est là où Lacan va introduire le mot *sens*, qu'il va distinguer progressivement du terme de *signification*. Il faut à la fois suivre les réflexions par étapes de la démonstration de Lacan, et en même temps avoir en vue la perspective qui est visée par Lacan pour s'y retrouver, parce que, quand on en reste aux différentes étapes qui se suivent et qu'on ne voit pas le point d'aboutissement, on est un petit peu en difficulté. Sans doute que là où il n'y a pas de grammaire, la signification s'éteint, mais là où il y a grammaire, là où nous avons une phrase grammaticale, est-ce que pour autant on peut dire qu'il n'y a pas de signification ?

À travers la question qu'il pose, Lacan se réfère au commentaire que Jakobson avait fait de cet exemple de Chomsky que vous trouvez dans ses *Essais de linguistique générale*¹⁰. Jakobson considère que Chomsky est à côté de la plaque, cette phrase, on peut très bien lui donner un sens. Il donne des exemples empruntés au russe où, par exemple, Tolstoï peut parler d'une « terreur rouge, blanche, carrée », c'est tout à fait admissible. Évidemment, ce serait de nature à troubler Chomsky, on ne voit pas très bien ce que serait qu'une « terreur rouge, carrée ». Lacan va procéder avec beaucoup de subtilité en examinant la place des adjectifs par rapport au substantif, *colorless green ideas*. Il note que l'effet de sens que produit la jonction de l'adjectif au substantif dépend de la place de l'adjectif, avant ou après le substantif. En français, l'adjectif peut se placer avant, il est en fonction d'épithète. Il peut se placer après, il est en fonction d'attribut. Lacan prend cet exemple : il fait remarquer qu'une « belle femme » n'a pas la même signification que le fait de dire une « femme belle ». Quand l'adjectif est placé avant, en position d'épithète, c'est comme si la beauté appartenait à la substance de la femme, une « belle femme ». Quand vous placez l'adjectif « belle » après, vous le séparez de la substance, de l'entité femme. C'est une femme et ensuite vous lui attribuez le qualificatif de la beauté. Attribut, épithète, un locuteur français sait ça. Lacan introduit des termes savants pour parler de cela. L'adjectif en position d'épithète est dit « épocatathète ». Quand il est en position d'attribut, c'est-à-dire après le substantif, il est qualifié d'« épanathète ». Enfin, il y a un usage « épamphithète » de l'adjectif, un terme d'ambiance qui indique que, « belle », cette femme l'est dans telle ou telle circonstance. Ce n'est ni un attribut, ni une épithète, c'est la beauté dans certaines circonstances, où la beauté a enveloppé cette femme. C'est assez vague, assez général. En anglais, c'est dans l'usage « épamphitète » que l'adjectif se place après. Parce que d'une manière générale, l'adjectif en anglais se place avant. Pourtant, il y a une différence en anglais quand vous utilisez plus d'un adjectif, en fonction de la proximité de l'adjectif par rapport au substantif.

¹⁰. Jakobson R., *Essais de linguistique Générale*, Lonray, Éditions de Minuit, 2023, p. 204-205.

Si l'adjectif est près du substantif, il est en position de « épocatathète », c'est-à-dire d'épithète, et quand il est un peu plus éloigné, il est qualifié d'attribut ou de « épanathète ». Dans l'énoncé *Colorless green ideas*, Lacan va distinguer les fonctions du premier et du deuxième adjectif, ils ne sont pas en opposition, il y en a un qui est en position d'épithète et l'autre qui est en position d'attribut. Vous voyez ce qui permet à Lacan de surmonter cette apparente contradiction. Il fait remarquer, en prenant toujours des exemples empruntés à la littérature anglaise, en particulier à Sheridan dans sa pièce qui s'appelle *l'École de la médisance*¹¹, Lady Teazle se plaint qu'on la torture à cause de ses *elegant expenses* [dépenses élégantes]. Lacan dit : non, ce n'est pas comme ça qu'on traduit, ce ne sont pas des « dépenses élégantes », ce sont des « élégances coûteuses ». Dans un autre exemple emprunté à Tennyson, *a glimmering strangeness*, ce n'est pas une étrangeté lumineuse, *strangeness* [étrangeté], *glimmering* [lumineuse] : c'est une « lueur étrange ».

Vous voyez comment une langue peut se servir de la fonction de l'adjectif et faire porter, soit l'accent sur le substantif, soit sur l'adjectif. Pas de problème avec *colorless green ideas*, ce sont deux qualificatifs différents, en position différente par rapport à *ideas*. Lacan dit : finalement, ce *colorless* est plus caduc, puisqu'il est le plus éloigné de *ideas*. Donc il traduit : « ombres d'idées perdant leurs couleurs », pour tout dire, exsangues, qui s'en vont, puisqu'elles dorment. Et, pour Lacan, il est tout à fait convenable que le sommeil soit accompagné de quelques fureurs : *sleep furiously*, c'est tout à fait entendable.

Pour Chomsky, il apparaît que la grammaire est conçue comme indépendante de la signification. Cette position pour Lacan n'est pas tenable, parce que quand une phrase est grammaticale, il est toujours possible de lui trouver un sens. À quoi tient ce choix fait par Chomsky de plaider pour une indépendance de la grammaire par rapport à la sémantique ? Sans doute à son formalisme radical d'une conception de la linguistique qui vise à *forclure* le sujet de la langue. En effet, la considération du sujet dans la grammaire conduit nécessairement à donner un sens à un énoncé grammatical. À partir du moment où vous impliquez le sujet dans un énoncé, s'il est grammaticalement correct, alors, avec le sujet, vous introduisez nécessairement une signification. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser.

En revanche, le procédé de la mise au point d'une machine qui génère automatiquement des phrases, pour que cela fonctionne bien, pour que ce soit maniable, c'est à condition qu'on écarte la considération du sujet, qu'on écarte les phrases qui sont grammaticalement correctes et qui n'ont pas de sens. Parce que sinon, on n'y arrive pas. Cette considération, pour Lacan, du lien de la grammaire à la signification le conduit à trouver une évocation de l'inconscient dans cet exemple de Chomsky, parce que finalement dit-il, l'inconscient, ce sont des pensées, *Gedanken*, ici *ideas*. L'inconscient, ce sont des pensées dont la verdure est exténuée, *colorless*. Et Freud les évoque, dit-il, « comme les ombres des Enfers qui, revenant au jour, demandent à boire du sang pour retrouver leur couleur¹² ». Voilà comment Lacan se sert de ce *colorless green ideas* pour qualifier les pensées qui reviennent de l'inconscient. Ce sont les pensées de l'inconscient qui dorment furieusement, poursuit Lacan.

¹¹. Sheridan R., *L'École de la médisance*, Paris, Maurice Dreyfous, p. 187.

¹². Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, op. cit., p. 17.

Signification et effet de sens

Il conclut ces considérations en disant : tout ça c'est complètement idiot, tout ce que je vous ai dit sur l'exemple de Chomsky ça n'est pas très sérieux. Lacan ne manque pas de reprendre cela au début de la leçon deux où il dit : je vous ai promené, je vous ai fait passer par toutes sortes de défilés, c'est idiot dans un certain sens ; pour la recherche d'une signification, on peut toujours la trouver. Quelle que soit la phrase, vous pouvez, avec un petit effort, lui attribuer n'importe quelle signification, c'est ouvert à tous les sens.

Vous voyez pourquoi je me suis référé d'emblée à l'interprétation et au maniement du signifiant dans l'interprétation qui, elle, ne doit pas être ouverte à tous les sens. Au contraire, elle doit pouvoir isoler un signifiant unique dépourvu de sens. De ce point de vue, ce que j'ai fait, c'est Lacan qui parle, en vous promenant à travers toutes ces considérations sur la place de l'adjectif, etc., si vous vous réglez par rapport à la signification en effet, c'est inutile. Si vous cherchez absolument à savoir si cette phrase a une signification et laquelle, là vous êtes servis, parce que des significations, vous allez en avoir à la pelle. Cependant, dit-il, l'épreuve qu'a été pour vous de m'écouter, de me suivre comme je l'ai fait moi-même dans cette petite considération grammaticale, alors cette épreuve n'était pas inutile, elle est enseignante, elle est susceptible de vous servir. Quel est l'enseignement qu'on tire quand on a fait cette opération d'explorer la possibilité de donner une signification ? Ce qu'on découvre, c'est que ce n'est pas dans l'ordre de la signification que l'on doit poursuivre notre recherche. En effet, dans la pratique, la signification est ce qui se présente en premier et il est facile de trouver un lien avec d'autres significations. Il y en a tant et plus. Si cela peut servir à ça, Lacan considère que cela a été utile de passer par ce défilé. C'est ce qui conduit Lacan à introduire une différence entre la signification et le sens, plus exactement entre les significations et *l'effet* de sens. Il utilise aussi cette formule dont on se sert en français pour dire : « ça fait sens ». Quand on parle du sens, on a un maniement du registre sémantique qui est différent de celui de la signification. Comme lorsqu'on dit : cet énoncé fait sens, ou quand on dit : cet énoncé a un effet de sens.

Quand on parle de la signification d'un énoncé, c'est tout à fait autre chose. On n'en parle pas dans les mêmes termes, on en parle en attribuant une signification à la combinaison des mots agencés dans la phrase les uns avec les autres. Quand il s'agit du sens comme le souligne Lacan, on est *au-delà* de toute signification. Ce qui le conduit, j'en reviens à la première leçon, à considérer qu'il y a lieu de s'intéresser non plus à la signification, mais au *son* qui était contenu dans cette phrase empruntée à cet exemple de Chomsky : *Colorless green ideas sleep furiously*. Il remarque les deux *l* de *colorless*, le *g* de *green*, le *n*, le troisième *l* qui vient ensuite dans *sleep*, et un autre, le quatrième, dans *furiously*. Il prend un autre exemple, lui emprunté à Racine, qui est celui-ci : « *Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle, qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle*¹³ », pour noter la valeur émouvante de ces deux vers, qui est située dans la répercussion des quatre sons *s* de la sifflante *s* : « *Songe, songe, Céphise à cette nuit* ». Le *f* de *phise*, le *f* de *fut*, les quatre *t* de « tout un peuple éternel », etc. Pour souligner non plus la recherche de la signification, mais la fonction du signifiant dans l'effet de sens poétique que comportent ces deux vers empruntés à Racine.

¹³. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, op. cit., p. 19.

Ce qui amène Lacan à considérer finalement que c'est la dimension sonore qui est au plus près du sens de ces deux vers. Il poursuit ensuite en reprenant la question du sujet, dont il donne cette référence cartésienne. Il dit : « le sujet [n'est] rien d'autre que ce qui pense *Donc je suis*¹⁴ ». Ce qui revient à dire que ce terme de sujet n'est proprement que le moment où il s'évanouit sous le sens. L'être du « donc je suis » disparaît derrière le « je pense ». C'est ou *je suis*, ou *je pense*. Lacan souligne que le rapport du sens au signifiant est au cœur de l'expérience analytique et précise enfin que c'est le signifiant qui oriente la pratique analytique.

Il reprend l'exemple qu'il avait donné dans *L'instance de la lettre*¹⁵ ; celui de la distinction des lieux d'urination suivant les deux signifiants *Hommes/Dames*¹⁶, qui indiquent toilettes hommes ou toilettes dames. Deux jeunes enfants voyagent en train, ils traversent une gare et voient sur le quai les deux inscriptions *Hommes/Dames*. Il y en a un qui dit « nous sommes à Hommes », à quoi l'autre rétorque « nous sommes à Dames ». Selon Lacan que s'est-il passé ? Il aperçoit que c'est le signifiant qui commande. C'est au-delà des problèmes de considération de différence des sexes. C'est seul le signifiant qui commande. Vous passez dans une gare et vous voyez marqué « Hommes », vous vous dites : la gare s'appelle « Hommes ». Vous ne savez pas ce que cela veut dire. Il en serait de même avec le signifiant « femmes ». La signification, disons sexuelle, qui pourrait être donnée à cet exemple ne retient pas Lacan. Le signifiant s'impose de sa seule présence, sans égard pour une quelconque signification.

Lacan va alors rappeler la définition qu'il donne du signifiant *comme représentant le sujet pour un autre signifiant*. Il souligne que cette définition du signifiant, est différente de la définition du signe qui est commune en linguistique, où le signe est défini comme représentant quelque chose pour quelqu'un. Le signe se réfère à un élément de la réalité, et ceci pour quelqu'un qui reçoit ce signe. Il prend l'exemple de cette formule *il n'y a pas de fumée sans feu*. La fumée est le signe du feu. Le feu est le référent, la fumée en est le signe, et puis il y a l'observateur qui note l'existence de cette fumée, qu'il interprète comme signe du feu. Le signifiant c'est autre chose que le signe.

Il se sent obligé de répéter ces considérations qu'il a déjà faites un certain nombre de fois parce qu'il souligne que finalement, parmi son auditoire, le maniement de ce terme de signifiant est encore source de difficultés. Est-ce que c'est le signifiant pris dans le sens de Saussure ou de Jakobson ? Tout cela fait encore un problème pour son auditoire. Il y a là une indication très précieuse de Lacan qui est celle-ci : cela passe par la lecture du logicien Bertrand Russell, où il y a une tentative de parler du langage, comme d'un langage-objet à partir d'un métalangage. Donc, pouvoir parler du langage, supposément, en se dégageant du langage, en fabriquant en quelque sorte un étage supérieur du langage qui permettrait de rendre compte des apories, des difficultés qu'on rencontre dans le maniement de la langue. Or, Lacan dit, là on est dans la philosophie. On est dans la philosophie parce qu'il y a quelque chose que l'on manque, c'est qu'à chaque fois que l'on essaie de rendre compte du langage

¹⁴. *Ibid.*, p. 21.

¹⁵. Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-528.

¹⁶. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, op. cit. p. 21.

dans les termes du langage – on ne peut pas faire autrement – et bien il y a une faille, et cette faille est insurmontable. Nous, dans la psychanalyse, ce trou-là, nous l'admettons, nous le cernons. Dans la philosophie, quand on essaie d'oblitérer cette faille, alors on fait de la philosophie ou de la psychologie.

C'est-à-dire que dans le rapport du sujet au signifiant, il y a toujours une perte. Alors cette perte elle est spécialement sensible en ceci que quand le signifiant est présent, le sujet disparaît sous le signifiant, on a affaire au signifiant et le sujet, lui, est en dessous, il n'est pas présent. Ce qui est présent, c'est le signifiant, et ça, c'est insurmontable. On est toujours conduit de perte en perte, tout le temps. Encore un mot concernant le maniement du signifiant par rapport au référent, c'est-à-dire le signifiant par rapport à ce à quoi il est susceptible de se référer. Quand le signifiant renvoie à un objet du monde, on parle de dénotation. Quand je dis *ça c'est un livre*, et que j'utilise le mot livre pour désigner un livre, là je suis dans la dénotation. Mais il y a un usage du signifiant qui est toujours présent, toujours susceptible d'être présent, qui est celui de la connotation. C'est quelque chose qui va au-delà de l'objet qui est désigné, pour signifier quelque chose d'autre qui est véhiculé par cet objet.

Il m'est revenu en lisant ce passage, un exemple extrêmement savoureux qu'on trouve dans un film des frères Prévert, Jacques et Pierre¹⁷. Cela se passe dans les années d'avant-guerre, on voit un personnage qui va chez un chapelier, il veut s'acheter un béret. Il demande un béret, mais précise aussitôt *un béret bien français*, avec l'accent du terroir. Là, il faut voir à quoi le mot béret renvoie : à une chose, cela c'est son usage dénotatif. Au-delà, le port du « béret bien français » connote l'appartenance à une tradition bien française. Avant-guerre, le béret bien français était porté par l'extrême-droite de l'époque. Le béret connotait la signification d'appartenance à cette communauté traditionnelle, que mettait en honneur le mouvement des croix de feu par exemple.

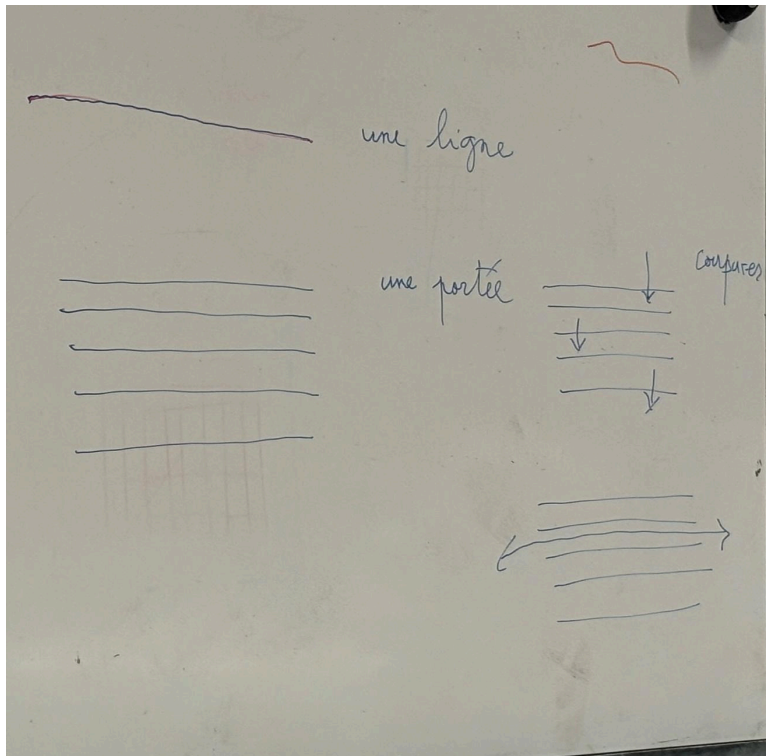
Dans n'importe quel usage de la langue la connotation est toujours présente. On pourrait aujourd'hui prendre des exemples contemporains à propos de telle ou telle chose et voir quelle est la connotation qui s'associe à la dénotation. Le problème du sens et de la signification est étendu au-delà de la signification, disons, littérale. Barthes a fait ses délices, et les délices aussi de ses lecteurs, de ses considérations sur la connotation dans ses mythologies où il a parlé de la DS, la voiture du général de Gaulle. Ce n'est pas la DS d'aujourd'hui, ce n'était pas n'importe quoi. Ou alors, il a parlé du catch¹⁸ par exemple, le catch ça n'existe même plus. Ce qu'on obtient comme ça par la voie de la connotation c'est un effet de sens qui n'est pas l'effet de signifié que l'on obtient par la seule dénotation. L'effet de signifié lié à la dénotation c'est le béret, mais en ajoutant « français » et surtout « bien français », là vous connotez, vous obtenez un effet de sens qui va bien au-delà, ça vraiment, ça va très très loin ce béret, ce n'est pas simplement un petit couvre-chef.

Lacan revient aux-remarques de Chomsky qu'une phrase grammaticale peut être dépourvue de sens, peut être « meaningless », sans sens. Lacan ajoute qu'elle peut être « meaningless », elle peut être sans sens et porteuse d'un effet de sens. Ce terme de non-sens est emprunté à la langue anglaise parce qu'il y a cette tradition du *nonsense* dans la littérature anglaise que je n'ai pas le temps de commenter.

¹⁷. Film de Prévert J. & P., « L'affaire est dans le sac » (1932).

¹⁸. Barthes R., *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 13-23, disponible sur internet.

Je terminerai en disant trois choses sur la leçon II :



Le recours à la topologie

Lacan fait remarquer qu'on a l'habitude de parler de la langue en utilisant le terme de chaîne signifiante et les considérations linguistiques partent de cette conception des productions linguistiques comme étant linéaires. J'ai mis une ligne au tableau, la ligne temporelle, si vous voulez, de la succession des mots. Une phrase, un énoncé, un discours se présente comme ça. Lacan, depuis *L'instance de la lettre*, dit qu'on ne peut pas écrire un énoncé d'une langue uniquement sur une ligne. Ça doit être inscrit sur une portée, comme une portée musicale, c'est-à-dire sur plusieurs lignes. Vous avez l'impression que c'est un énoncé qui est linéaire, ce n'est pas vrai. Il y a trois, quatre, cinq énoncés parallèles contemporains que véhicule votre phrase. Le simple fait de la connotation vous fait penser à ça. Vous dites béret mais c'est béret bien français, etc. Donc il y a d'autres phrases. Vous ne dites pas simplement « c'est un béret », vous ne dites pas simplement « je veux un béret ». Quand vous rentrez chez le chapelier », il y a déjà l'idée qu'il y a d'autres énoncés, d'autres chaînes signifiantes qui sont co-présentes, d'où la portée, le fait qu'il y a plusieurs lignes.

Lacan indique, – ça c'est une réflexion d'une puissance que je trouve inouïe –, si nous voulons penser les faits de discours et que nous ne pouvons pas nous contenter de les inscrire sur une simple ligne, que nous devons les inscrire sur une portée, alors, nous sommes obligés de prendre en considération un espace à deux dimensions, celui de la surface¹⁹. La chaîne linéaire se contente d'une seule dimension, la dimension unique de la ligne, mais quand vous avez plusieurs lignes, là vous commencez à créer une surface où il y a plusieurs lignes

¹⁹. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux...*, op. cit., p. 30.

présentes, d'où l'appel à des surfaces, c'est-à-dire un espace à deux dimensions. Pourquoi est-ce nécessaire de penser les choses comme ça ? Lacan, l'indique là au passage ; c'est quand vous envisagez le fait qu'une phrase, un énoncé, a un début et une fin. Où passe la coupure ? Que ce soit la coupure initiale, le point de départ, ou la coupure terminale qui marque la fin ? Où passe la coupure quand vous avez à faire à une portée ? Je me suis amusé à l'indiquer avec des petites flèches au tableau. Est-ce que ça passe sur la première ligne, sur la deuxième ligne, sur la troisième ligne ? Tout ça doit être examiné. Ou même, vous avez une coupure qui peut être longitudinale où vous séparez les lignes. Par exemple, vous séparez l'imaginaire du symbolique dans un même énoncé. Et quand vous dites « béret » vous séparez « béret » et « béret bien français », parce que le béret, si vous devez le faire réparer, vous n'avez pas besoin de savoir qu'il est bien français. Il suffit que ce soit un béret qui est déchiré, vous le faites réparer, vous laissez tomber le bien français, ce n'est pas utile. Par contre, quand vous le portez, vous voulez un béret bien français. J'ai dans l'oreille la manière dont c'est prononcé avec cet accent typique, par des Français de droite avant-guerre, en 1930. Donc, voilà ce qui va conduire Lacan à envisager des surfaces pour mettre en place, situer les faits de langue. Et ça lui vient tout à fait comme la bague au doigt de noter que le grand poème de Dante, – on revient à Dante – s'écrit sur un cône, sur une surface conique. Vous savez, la descente aux enfers, tout ce qui est écrit, tout le chemin que suit Dante lui fait parcourir un cône et il descend progressivement vers l'enfer le plus profond. Mais, quand il s'agit du purgatoire, c'est un sommet qu'il faut atteindre dans le purgatoire. Et, là, vous avez un parcours en corniche. C'est le mot corniche qui est utilisé par Dante, *cornice*, puisque c'est écrit en florentin. Vous montez comme ça, accompagné de Dante. Et quand il s'agit du paradis, ce sont les ciels que vous parcourez, premier ciel, deuxième ciel... c'est pour ça qu'on parle du septième ciel parce que c'est le dernier ciel qu'on atteint en parcourant ce cône. Donc voilà le type de surface qui intéresse Lacan. Pourquoi il s'intéresse aux cônes ? Parce qu'il dit, si nous devons considérer les surfaces sur lesquelles inscrire les productions linguistiques, nous ne pouvons pas nous contenter de l'espace euclidien. L'espace que Kant considérerait comme un *a priori*. Cet espace euclidien, ça fonctionne comment ? Ça fonctionne pour les espaces mesurables. Cette géométrie, elle fonctionne depuis la Grèce antique. Elle servait à quoi ? Elle servait à mesurer les champs, la grandeur des champs. Et on peut comparer deux champs, l'un A et l'un B, le deuxième étant deux fois plus étendu que le premier, donc il produira deux fois plus de grains. Voilà les considérations métriques qui sont celles de la géométrie euclidienne.

Depuis la fin du XIX^e siècle, on a aperçu d'autres considérations de la surface, où on ne tient pas compte de la mesure, donc c'est d'autres considérations. Par exemple, un cercle, c'est un type de surface, vous pouvez le rétrécir, l'agrandir, c'est toujours un cercle. Et vous ne pourrez pas, aussi petit que vous l'imaginiez, vous ne le réduirez pas à un point. Il conservera cette propriété topologique qui est celle du cercle, avec un trou au milieu. Imaginez un élastique. Est-ce que c'est rond ou est-ce que c'est carré ? Ça dépend de ce que vous emballez, mais c'est toujours votre élastique. Par contre, si vous coupez l'élastique, c'est fini, vous ne pouvez plus vous servir de l'élastique. Voilà le type de considérations qui vont conduire Lacan à envisager la nécessité d'un recours à des surfaces non-euclidiennes.

Le débat Vygotsky/Piaget

Je donne l'enjeu de cette confrontation. Pour Piaget, il y a d'abord la réalité. Quand il étudie l'enfant, c'est l'enfant dans son rapport à la réalité. Le fait qu'il parle, c'est un peu secondaire. Le langage, c'est un instrument nécessaire pour s'orienter. Et là, ce qu'il constate, c'est que l'enfant patauge ; il relève toutes les erreurs, toutes les inappropriations de l'enfant dans son usage du langage, dans son rapport à la réalité objective. Lacan considère que là, on s'égare. Par contre, il relève l'orientation qui est celle de Vygotsky, un psychologue russe, mort en 1934, qui s'est préoccupé de ce genre de problème, la relation de l'enfant avec langage. Pour lui, le problème ce n'est pas le rapport de l'enfant à la réalité, mais le problème du rapport de l'enfant au langage, de l'enfant avec l'entièreté du langage. Quand vous avez affaire à un enfant qui est aux prises avec la parole, il a affaire à l'ensemble de la langue. Quand il parle le français, il a affaire à l'ensemble du français, aussi compliqué qu'est le français dans toute sa diversité. C'est pour ça que Lacan note que très tôt on peut rencontrer chez l'enfant des formules ou l'usage de certains traits linguistiques très complexes, parce que c'est à ça que l'enfant a affaire. Il a affaire au langage dans son entièreté. Il doit d'abord se débrouiller avec le langage. La réalité viendra après. Lacan salue les recherches de Vygotsky dans ce sens-là et indique que c'est la voie que lui aussi va emprunter. Et il retrouve là aussi Dante et son attention à la langue comme langue maternelle, c'est-à-dire la langue qu'on vous parle. C'est à ça que vous avez affaire en tant qu'être parlant, à la langue qu'on vous parle, pas au rapport à la réalité. Le sujet tel que Lacan essaye de l'instituer doit être conçu sur le fondement d'un branchement immédiat sur la langue.